

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE D'ULCI.

VOL. I.

L'APRAIRIE, 4 DECEMBRE, 1834.

No. 2

MELANGES.

DU PEUPLE.

Caractère changeant du Peuple ; il est bon ou mauvais selon l'Education qu'on lui donne et le gouvernement sous le quelle il vit de lui viennent ses bonnes ou mauvaises mœurs.

Les peuples qui vivent sous bon Gouvernement sont portés à la paix et à la gratitude : ils souffrent souvent l'oppression patiemment ; résistent souvent aux oppresseurs avec modération, ont du penchant pour la justice lorsqu'ils ne sont pas séduits ; différence entre le même peuple sous un différent gouvernement, combien il est généreux et humain lorsqu'il est libre, combien vicieux et perfide lorsqu'il est rendu esclave.

Le peuple de Rome n'eut aucun différend avec la noblesse jusqu'à ce qu'il en fut insulté et opprimé ; il en souffrit même assez long-tems le mauvais procédé sans se plaindre, se plaignait long-tems avant que d'en venir à une révolte, et même dans les séditions il n'y eut point de sang répandu il écoutait raison et se calma sur la moindre apparence de quelque satisfaction, car rarement la loi faisait-elle complète ; et ceux qui entreprenait la dessus réussissait rarement. Dans les contestations sur la loi du Partage des terres, loi si nécessaire à l'Etat, si requise pour conserver l'égalité parmi les citoyens ; sans quoi ils ne pouvaient pas long-tems être libres, on leur faisait essayer mille injustice, mille contre tems, et mille mauvais traitemens. La loi étoit continuellement violée, et le peuple en souffrait sans cesse. Faut-il s'étonner que le peuple, en souffrant sans cesse, fut intéressé à voir le public et le peuple en particulier, fut ressenti par le peuple ; doit-on être surpris, qu'ils tachassent d'y remédier, ou que lorsqu'on n'y mettait aucun ordre ils eussent recours à la force pour se faire justice ? ils se laissaient en cela conduire par leurs Tribunaux qui quelques fois sous le beau prétexte de cette loi, allaient à leurs fins pleines d'ambition et dangereuses à l'Etat.

Qui taient les agresseurs ? c'étoient certainement les Nobles qui avoient si long-tems joué le peuple qu'il ne pouvait plus se fier à eux. Les Plebeiens avoient montré plus de bonne foi et de patience que les Nobles n'avoient eu d'honneur et de justice ; et lors qu'entre les contestations les traités sont toujours violés, l'initiative ne manque point de se réveiller. Ils se passèrent plusieurs années, et même des siècles entiers, avant que cette inimitié portât le peuple à prendre les armes et à répandre le sang : il conserva un respect surprenant pour les Patriciens dans le tems même que ceux-ci le jouaient, et lui faisoient des injustices journalières. Dans cette ville, dit Tite-Live, la violence des sénateurs croissait de jour en jour, de même que la misère du Peuple. Lors même que les plebeiens furent admis au partage des honneurs public qui avoient été regardés long-tems comme des choses sacrées, et par conséquent inaccessibles au peuple qu'on en jugeait indigne et qui les aurait profanés : ce même peuple fut fort délicat et réservé à faire valoir cette autorité, et se glorieux privilège ; il continua pendant plusieurs années à conférer les grands charges à la Noblesse. Il sembla qu'il eût restitué aux nobles ce même droit pour lequel il avait tant contesté avant que de l'avoir obtenu : Possessionemque honoris usurpatis modo à plebe per paucos annos, recuperassent in perpetuum. Patres viderunt dit Tite-Live.

Le Peuple se laisse aisément tromper aussi souvent à son préjudice qu'à celui d'autrui : si par erreur, il a fait du dommage il en est fâché des que ses yeux sont ouverts : La pitié succède d'abord à sa rigueur, et dure plus quelle : si sa colère n'a gardé aucune mesure, il est est de même de sa pitié, et il est porté, lorsqu'il rentre en son bon-sens, à réparer le mal qu'il a fait pendant sa fureur. Lorsque les Orateurs du Peuple à Athènes avoient représenté au Peuple quelques-uns des bons officiers de la république comme coupable, le Peuple condamnait des innocens à la mort ; mais des qu'il étoit détrompé, il déchargeait sa vengeance sur les Orateurs.

On peut dire aussi que le Peuple a beaucoup de reconnaissance pour ses bienfaiteurs ; et son affection est durable lorsqu'il est instruit comme il faut que le sujet en est digne. Les Athéniens eurent toujours beaucoup de vénération pour la mémoire de Thésée et de Solon ; ils honorent toujours leurs descendans. Les Lacédémoniens rendent les mêmes honneurs à la mémoire, et à la postérité de Lyncurque. Cella de Lucius Junius Brutus étoit revérée affectueusement par les Romains, de même que celle de Publicola des Gracques et de tous les autres héros et protecteurs. Aucun Anglais ne parle de la Reine Elisabeth qu'en termes pleins d'affection et de louange.

Dans les pays où la race régnante a donné plus de méchans Princes que de bons, qui en a donné même de très mauvais, le peuple ne laisse pas d'avoir du penchant à l'honneur ; il retient une certaine passion pour elle sans aucun fondement, même contre la raison et l'intérêt. Cela est insensé, je l'avoue, mais c'est un entêtement qui vient d'un bon naturel. Il est vrai que le peuple est sujet au changement, mais c'est ordinairement par boutades, lorsqu'il est irrité ou séduit ; si on l'abandonne à lui-même il reprend son ancienne coutume, et les noms anciens semblent lui plaire le plus il ne s'en détache que quand on l'y force ou qu'on le trompe. César et Auguste connoissaient si bien le penchant du peuple pour les coutumes, et les établissemens anciens que dans le tems même qu'ils avoient mis Rome dans l'esclavage, et par conséquent détruit la force, et l'es-ence des magistrats y conservèrent leur ancien nom, et tout l'extérieur de l'autorité et de la dignité. Le peuple est porté aussi à la paix et la douceur lors qu'il n'est pas poussé à bout. Lorsqu'on l'a provoqué, il est terrible, et cruel à outrance ; mais ce n'est qu'un orage et ne dure pas, il revient à son sang froid, et sa rage apaisée est suivie d'un prompt remord : il embrasse tendrement le même homme dont il avoit cherché à se défaire peu auparavant et l'aime d'autant plus qu'il vouloit lui faire du mal : *DIVERSA PAUCI CERTAMINE POSTULANTIBUS*, dit Tacite.

Il y a autant de différence d'une nation à une autre qu'il y en a entre les Romains sous la République et les Romains sous les Empereurs, quoique d'ailleurs ils se ressemblassent dans le langage et dans les habits, ils différaient autant, ou plutôt ils étoient autant opposés, que des hommes de bien et libres, le sont à des esclaves corrompus. Dans Tite-Live on voit le peuple brave, généreux, tempérant et juste, sur-tout durant quelques siècles après la formation du sénat. Tacite au contraire représente les Romains fourbes, flatteurs sans courage, et débauchés ; cependant aucun de ses historiens ne peut être accusé de contradiction ou de fausseté. La liberté inspira d'abord aux Romains la vertu et toute sorte de bonnes qualités : au lieu que pour les faire passer à la tyrannie on vient à détruire toutes les vertus, on encourage la bassesse d'ame et la débauche. On leur apprit à oublier l'Etat et à tourner les gens uniquement vers l'Empereur. Leur zèle et leur fidélité se montrèrent par des adulations soumises, et par un débordement de flatterie. C'étoit là leur unique leçon leur unique devoir et ils s'y signalèrent, ils adoraient, ils élevaient jusqu'au ciel chaque nouveau Tyran ; le pire étoit toujours le plus flatteur. Lorsque l'Empereur avoit commis des meurtres, des incestes ou des extravagances ; conduit des chariots ou recité des chansons, il étoit toujours divin, toujours invincible.

Leurs acclamations ne retentissaient pas le plus à ce qu'il y avait de justes et de louable, mais à ce qu'il y avait de plus imposant et de plus agréable. Leurs louanges n'étoient pas une marque ni un effet de leur affection, mais de leur mauvaise foi et de leur humeur servile. Soit qu'ils aimassent ou qu'il méprisassent le Tyran, ils ne manquaient pas de l'exalter et d'user du même style envers son ennemi le jour même que celui-ci l'avoit fait mourir. Ils faisoient beaucoup de bruit pour l'amour de Gaïba à midi et demandoient impétueusement le sang d'Otton : ils firent les mêmes applaudissemens avant la nuit, en faveur d'Otton, et diffamèrent avec le même emportement Galba qui fut alors tué et son cadavre jeté pour servir de jouet à la populace.

Combien ce génie ne diffère-t-il pas de celui du peuple

Romain sous un état libre lorsqu'il arrivoit qu'on sacrifiait quelques grands hommes leur bienfaiteurs ? après le meurtre des Gracques les Romains ne manquèrent pas d'en faire des reproches, et même d'en insulter les auteurs, quoique ce fussent les plus grands hommes de l'Etat. Ils appellèrent Scipion Nasica dans toutes les occasions ; dans les rues, en face même, Tyrans et meurtriers. De sorte que pour le mettre à couvert du courroux du Peuple, le Sénat trouva à propos de l'envoyer en Asie sous prétexte d'une ambassade. Il n'osa jamais même retourner en Italie quoiqu'il fût grand Pontife : Il erra dans les Pays Etrangers rongé de chagrin et en mourut peu de tems après selon le récit de Pline. Scipion l'Africain, si illustre si populaire, autant admire qu'aucun homme l'ait jamais été n'en fut pas quitte à beaucoup meilleure marche, pour avoir témoigné qu'il approuvait ce meurtre. Cela irrita si fort les Romains que malgré son caractère si admirable et les respects qu'on lui rendait ils le traitèrent avec mépris publiquement et l'interrompirent avec des sifflemens, lorsqu'il haranguoit l'assemblée. Le peuple Romain témoigna amplement son amour et son respect pour la mémoire des Gracques, leur fit ériger des Statues, consacra les places où ils avoient été tués, leur fit des Oblations des premiers fruits et leur établit un Espèce de Culte.

(A CONTINUER.)

UNE AVANTURE DE STEAM-BOAT.

Obligé depuis quelques tems de faire un voyage à Montréal, je l'avois remis de jour en jour par une raison que je n'oserais avouer si je n'étais à peu près sûr de garder l'anonyme. Je lis assez régulièrement les journaux de New-York et comme j'y vois au moins une fois par semaine, le tragique récit de l'explosion de quelques chaudières à bord des bateaux de ce pays là, je m'imaginai que, tôt ou tard, le *Britannia* aussi finirait par sauter en l'air et couvrir de ses débris les eaux du St. Laurent.

Cependant, comme mon voyage devenoit de plus en plus nécessaire, je pris un jour une bonne résolution et, après avoir fait mes affaires spirituelles avec M. le Curé et mon testament par devant deux des douze Notaires du Village, je m'embarquai avec assez de fermeté, un verre de grog que je pris avec un ami acheva d'affermir mon courage, d'autant plus que je fis dans ce moment là même la consolante réflexion que jusqu'ici les eaux du Bas-Canada n'avoient pas été rougies par l'effet d'une explosion. Rassuré par cette heureuse idée, je me promenais sur le pont avec l'air d'un héros qui le jour d'une bataille, brave courageusement le feu de l'ennemi, quand tout-à-coup mon mauvais génie me poussa dans le bureau du Capitaine, un journal tombe sous ma main, j'y jette les yeux, et à peine en avais-je parcouru quelques lignes que mes mains agitées de mouvemens convulsifs le laissèrent échapper ; j'étais tombé sur le triste récit de la mort de huit personnes, arrivée à bord de la *Dame du Lac* par suite de l'explosion de la chaudière !... Hélas ! dans ce douloureux moment, combien n'aurais-je pas donné pour me retrouver en sûreté au coin de mon feu ? mais il étoit trop tard, non seulement